

NOTES DE LECTURE

Christian Sigoillot
À propos de...

Pierre Delion
La constellation transférentielle
Toulouse, érès, coll. « Le Carnet
Psy », 2022

Le transfert risque de disparaître.

Pierre Delion nous l'annonce dans ce manifeste un brin politique où il revient opportunément sur la pertinence de la thérapie institutionnelle comme seule façon humaine de prendre soin des patients présentant des pathologies archaïques (autisme, psychose, schizophrénie...).

Évoquer la disparition du transfert, c'est dire qu'en abandonnant les trois piliers où s'ancre la pathologie que sont le social, le biologique et le psychologique, pour ne retenir du fonctionnement de la psyché que la mécanique du cerveau, on s'oriente vers un modèle de compréhension faisant fi des relations intersubjectives en abandonnant le concept d'Inconscient psychanalytique à l'œuvre aussi bien dans la cure classique que dans les liens qui maillent l'institution (institution définie comme l'ensemble des personnes qui travaillent dans un établissement).

À la lumière des neurosciences et sous l'impulsion marchande des labos, la psychiatrie s'est convertie au dogme du DSM. Le « trouble » est devenu la mesure et la référence à quoi s'évalue la pathologie : à chaque manifestation, désormais dénuée de sens, son médicament et « l'anesthésie chimique du désir et de ses avatars ».

Ce livre, qui sonne comme une énième mise en alerte, met en garde et dénonce la philosophie du management, du programme et du protocole qui règne maintenant en maître dans toutes les sphères d'une société sous emprise de la technocratie (« l'ordre humain en jeu n'est pas soluble dans la raison statistique ») et P. Delion fait l'hypothèse que si les statistiques ont à ce point envahi la pensée contemporaine, c'est qu'elles ont une fonction de défense par généralisation contre la souffrance psychique individuelle, une forme moderne de cliavage et d'idéalisation (Melanie Klein).

Comme une piqûre de rappel, l'ouvrage se présente donc comme un fascicule qui condense, à la lumière de l'expérience d'une vie consacrée aux soins et à l'étude des pathologies psychiques graves, les fondamentaux d'une approche humaniste du soin et de la thérapeutique institutionnelle.

Qui dit thérapie institutionnelle dit transfert « multiréférentiel » et constellation transférentielle tels que F. Tosquelles les a définis. Ces transferts se traduisent, chez le patient, par l'actualisation des objets partiels (bons et mauvais objets) dans les liens avec les personnes de son environnement. Et l'institution, en tant que forme humaine, en tiendra compte pour accueillir ces transferts (les réunions – concept-clef – pour évoquer les expériences traversées avec le patient, prise de parole libre non hiérarchisée, discrétion).

En préambule, quelques pages suffisent à P. Delion pour resituer le débat concernant la psychose et le transfert tel

que Jean Oury l'aborde, dans les pathologies adultes (schizophrénies, états limites) ou les pathologies infantiles – Roger Mises – (autismes, psychoses infantiles).

Il rappelle d'abord, à la suite de E. Bleuler, que c'est bien la perte de l'harmonie entre les différents champs de la vie psychique qui est constitutive de ce que l'on appelle la dissociation (Henry Ey) comme mécanisme central de la pathologie. Dans le DSM, par contre, la sémiologie qui en découle (Kraepelin, Jaspers, Schneider) est articulée à des mécanismes hypothétiques sous-jacents (cérébraux et cognitifs).

Ensuite, évoquant la crainte de J. Oury de voir la psychiatrie régresser vers une pratique vétérinaire, il revient sur les modalités transférentielles différentes dans la cure type fondée sur l'association libre permise dans la névrose mais rendue impossible dans la psychose du fait de la dissociation (processus primaire dont le patient se défend par le délire paranoïde).

Pour J. Oury, « L'institution rend possible une contenance potentielle des transferts dissociés » quand le malade, face à des angoisses archaïques (« le point d'horreur »), vit son corps comme éparpillé.

Du côté des enfants, l'auteur maintient une distinction entre autismes et psychoses, à rebours des tendances actuelles où les premiers ont connu une extension considérable sous la classification de TSA (Trouble du spectre autistique) engageant l'idée hypothétique d'une causalité génétique les excluant du champ de la psychiatrie et évacuant les aspects relationnels et épigénétiques ; les secondes (R. Mises) devant tenir compte du caractère évolutif lié à leur développement et à leur potentialité désorganisatrice (dysharmonie d'évolution).

Mais, à la faveur du jeu de bonneteau, visant à disqualifier toute approche psychanalytique et posant les psychoses infantiles comme un reliquat face à « l'autisme roi », les psychoses infantiles ont disparu pour réapparaître plus tard

à l'occasion du DSM V dans la catégorie TSA ! (Voir à ce sujet l'analyse d'Alain Ehrenberg dans son dernier livre.)

Pourtant, relativement à la question des mécanismes « transférentiels projectifs » typiques de ces deux formes de psychoses que sont l'autisme et la psychose infantile, l'auteur insiste pour établir la nécessité d'une distinction entre transfert adhésif (autisme), qui correspond à une tentative d'agrippement (à l'autre ou à soi-même) face à une angoisse de chute sans fin et, d'autre part, des mécanismes d'identification projective (psychose) déployés face à des angoisses persécutives qu'il cherche à fuir en les déposant à l'abri de l'appareil psychique d'un autre.

La constellation transférentielle est alors présentée par P. Delion comme un outil favorable à la mise en récit des expériences traversées dans le groupe soignants/soignés qui accueille les objets partiels « dépassant ainsi la dissociation et le clivage propres aux pathologies pré-objectales » (fonction contenantante – enveloppes corporo-psychique).

La « dimension de groupe incontournable » de la constellation transférentielle se traduit dans la fonction « sémanthorique » des soignants qui accueillent les expériences du patient et les mettent en récit (fonction anti-dissociative et pare-excitante).

Ayant redessiné les contours du transfert et de ses aléas lorsqu'on a affaire à des pathologies archaïques, et étant entendu que ledit transfert ne saurait correspondre à celui qui s'instaure dans la cure avec le névrosé moyen occidental (normosé), l'auteur réaffirme qu'un espace spécifique (la psychiatrie comme lieu d'accueil humain constitué d'équipes vivantes) est nécessaire pour venir en aide à ces patients.

Pourquoi (et comment) s'est-on éloigné de ces modes de prise en charge qui peuvent passer pour de vieilles lunes ? C'est la question qu'éveille en nous la lecture de cet ouvrage et à laquelle P. Delion répond en réaffirmant que la

psychothérapie marche sur deux jambes : la psychanalyse et le politique.

Ainsi, après être revenu sur l'histoire et le contexte sociétal du mouvement de psychothérapie institutionnelle (les raisons qui ont conduit à son élaboration), il pointe dans l'actuel le caractère harassant (barrage contre le pacifique) consistant à se préserver des injonctions technico-administratives. Il distingue à ce sujet la hiérarchie officielle de la hiérarchie subjectale propre à la prise en compte des transferts archaïques. De cela dépend la notion d'ambiance dans les équipes.

Toute en nuances, la conclusion de l'ouvrage est quand même posée comme le constat d'un moment crucial de bifurcation selon que soit mis en œuvre, dans la psychiatrie, un modèle, une forme, dite « a priori », résultant d'un programme éducatif avec ses étapes et ses évaluations ou une forme « a posteriori » où « le soignant traverse une expérience avec le patient, et, après coup, réfléchit avec lui sur ce qui s'est passé, comment le comprendre, et comment en tirer un enseignement pour changer ».

Choisir cette deuxième option, c'est admettre que les soignants eux-mêmes ne peuvent être soumis au *new management* : « on ne peut être bienveillant par décret, ni généreux en suivant un protocole ».

Jean-Louis Beratto

À propos de...

Colette Esmenjaud Glasman

Anne Ancelin Schützenberger

Psychodrame d'une vie

Desclée de Brouwer, 2021

Colette Esmenjaud Glasman retrace la vie d'une petite moscovite, née en 1919, qui deviendra française, psychodramatiste, professeur d'université de réputation internationale et qui, jusqu'au terme de sa vie, à 99 ans, cachera ses origines juives.

Anna vit dans une grande famille russe qui évolue au sein d'un milieu social aisé et cultivé. Mais le contexte politique marqué par l'essor de l'antisémitisme contraint à l'exil ; partir de Moscou devient urgent. Première séparation pour la petite fille qui s'éloigne du monde de son enfance et quitte son père tant aimé. Au printemps 1925, en compagnie de sa mère (Bella) et de sa sœur (Nina), elle arrive à Paris où elles sont accueillies par les grands-parents déjà là. Apprivoiser la vie parisienne, renouer des liens, investir de nouvelles relations mobilise le quotidien. En mai 1928, le père les rejoint ; Anna découvre un homme fatigué, confronté à un déclassement professionnel, contraint de se satisfaire d'un emploi d'ouvrier. Dés-idéalisation douloureuse pour la jeune fille qui constate également l'effondrement de leur niveau de vie.

À 7 ans, elle entre au lycée Molière où son plaisir d'apprendre lui permet d'obtenir de bons résultats. À 11 ans, la perte de son arrière-grand-mère qui représentait un précieux soutien la plonge dans une profonde tristesse. Au sein de la famille, elle est fréquemment chargée par ses parents de prendre soin de sa petite sœur Nina ; insidieuse délégation parentale qui l'enferme dans la crainte de ne pouvoir satisfaire les exigeantes attentes maternelles. Heureusement l'expérience du scoutisme lui donne l'occasion de vivre des processus d'intégration, d'éprouver son « être en groupe ».

Au lycée, où elle est entourée de jeunes filles catholiques, l'accompagne la douleur d'être juive. En quête de reconnaissance, porteuse d'une incertitude identitaire, elle constate que personne n'aime les juifs. Obtenant son bac philo en 1936, elle s'inscrit à l'école supérieure d'optique. Sa sœur tombe malade puis meurt en décembre ; tenue à l'écart, Anna n'a pas eu l'occasion de parler avec elle, de lui dire « au revoir ». Cette mort la précipite dans un vide intérieur, engendre un mouvement de repli, de